

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. X.

No. 13.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 10 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 27 MARS 1879

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

SOMMAIRE

La France, par A. Gélinas.—Chronique américaine, par Anthony Ralph.—Nos gravures.—Nouvelles étrangères.—Le jeu.—Histoire de l'île-aux-Coudres, par l'abbé Alexis Mailoux (suite).—Un forçat réhabilité.—Qui perd, gagne, par Alph. Delannoy (suite).—Pucelle : Nos braves, par M. J. A. Poisson.—La bande rouge, par F. du Boisgobey (suite).—Mélanges.—Les femmes.—Choses et autres.—Le jeu de dames.—Les échecs.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : Une première communion à Dieppe; Russie : La peste dans le gouvernement d'Astrakan; Immersion dans les eaux glacées du Volga comme remède préventif; Une famille de pêcheurs foudroyée par l'épidémie, à Vistlandka; Vieille bretonne au marché; Salon de 1878 : Une bonne affaire.

LA FRANCE

[Le manque d'espace nous a empêché de publier avant aujourd'hui l'article suivant, qui est composé depuis plus d'un mois.]

Le grand drame qui se jouait entre les partis monarchiques et républicains, depuis la chute de l'Empire, en France, s'est terminé il y a quelques semaines. Le septennat, qui devait expirer en novembre 1880, a été écorné de vingt mois. La retraite de MacMahon et l'avènement de M. Grévy à la présidence ont mis le sceau au triomphe définitif des radicaux. Les républicains sont maintenant maîtres absolus de la France, depuis qu'ils ont réussi à briser la dernière digue qui comprimait encore la révolution, la présence du maréchal MacMahon à la tête de l'Etat.

La détermination subite de l'ex-président a surpris tout le monde. Il avait eu charge dans le cours des dernières années. On croyait qu'il resterait jusqu'au bout. Ses forces étaient épuisées, et il a lâché grâce au parti conservateur. La Droite semble anéantie. Il n'y a plus d'espoir pour elle. C'en est fait de la révision de la constitution en 1880. Le provisoire, cette dernière branche de salut, a pris fin. La République, une et indivisible, est définitivement établie, sous le haut patro-

nage de l'illustre Grévy et du grand Gambetta.

Tant que les conservateurs ont pu garder le contrôle du Sénat et de la présidence, ils purent résister et soutenir la lutte avec la majorité radicale de l'Assemblée. Après le 16 mai, ils avaient de plus le ministère pour eux. La dégringolade, commencée par la chute de celui-ci, après les élections générales et la réunion des Chambres, se continua l'automne dernier par la perte des élections sénatoriales, qui donnèrent la majorité aux républicains dans la Chambre haute et se termina par le renversement de MacMahon lui-même, qui, après cet échec, ne s'est pas senti de force à combattre seul contre le Sénat, le gouvernement et la Chambre réunis.

Le pacifique M. Grévy, élu président à la place de MacMahon, est un démocrate à l'eau de rose. Il est doucement révolutionnaire. Il s'est donné pour premier ministre un politicien de sa trempe, le mielleux M. Waddington, qu'un journaliste parisien comparait, dès 1876, au chat de la fable, et qu'il représentait tirant les marrons du feu pour la radicaillerie.

Gambetta s'est installé au fauteuil présidentiel de la Chambre, à la place laissée vacante par M. Grévy. Il compte bien marcher jusqu'au bout sur les traces de son ami, et le temps n'est probablement pas éloigné où il sautera, comme celui-ci, de la présidence de l'Assemblée à celle de la République.

M. Grévy possède, entre autres qualités, celle d'être un excellent joueur de billiard, talent précieux chez un homme d'état. Il est très-fort sur le carembolage. Pourvu qu'il n'applique pas cette science à la politique ! C'est un bon homme, et Gambetta, qui s'y connaît, en fera ce qu'il voudra. Grévy règnera, Gambetta gouvernera. Pendant que le premier s'amusera à faire rouler les boules d'ivoire sur le tapis vert, le second dirigera la législation. C'est une jolie combinaison.

Ils vont commencer par proclamer la séparation complète de l'Eglise et de l'Etat. Le pauvre clergé de France va perdre la mince allocation qu'il recevait du gouvernement et qui était à peine suffisante pour l'empêcher de périr de misère. En même temps, l'enseignement sera entièrement sécularisé, et la religion exclue des établissements d'éducation. Les communards de Nouméa sont déjà rappelés, à l'exception de trois ou quatre. On se propose aussi d'abolir le Sénat le plus tôt possible. C'a toujours été le plan de M. Grévy d'en arriver là. Il s'est constamment prononcé pour une seule Chambre, avec un président dépendant absolument de cette Chambre. C'est le système de la Convention de 1793.

Décidément, la France a atteint la profondeur des nouvelles couches. Roulerait-elle jusqu'au fond de l'abîme ? Dieu seul peut la sauver, car les moyens humains font absolument défaut pour empêcher sa perte.

A. GÉLINAS.

On dit que l'opposition a l'intention, dans le cours du débat sur le budget, de proposer deux ou trois amendements, et de provoquer une division de la Chambre ; on croit qu'il sera proposé, en outre, une résolution dans laquelle l'opposition exposera ses vues sur la situation.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 18 mars 1879.

Hurrah ! la vieille Angleterre, dans la personne du *pedestrian* Rowell, a vaincu l'Amérique, représentée par Ennis, Harriman et O'Leary.

Je présume que le Canada tout entier s'associera à ce triomphe qui est un nouveau Châteauguay... pacifique. *Plaudites civis.*

Le premier de ces enragés marcheurs a parcouru 500 milles en 6 fois 24 heures ; le second n'a pu atteindre que le 475me. Le troisième s'est arrêté au 450me, et le dernier s'est évanoui en route.

En somme, ces gladiateurs du jarret ont marché 6 jours et 6 nuits, c'est-à-dire 144 heures, sans dormir.

C'est à Gilmore Garden que ce match à l'américaine s'est déroulé avec des péripéties qui ont arraché des fleurs, et même des larmes, aux *ladies* spectatrices de la lutte. Nobles cœurs, va !

Le samedi 15 mars, à midi précis, ce tournoi des jambes a pris fin. Malgré le désappointement des Américains, Rowell, le *Briton*, s'est adjugé la meilleure partie de la recette : \$51,000. Il a graissé ses bottes avec \$30,000 ; Ennis s'est contenté de \$12,000 ; Harriman, éreinté, morfondu, n'a obtenu que \$8,000 ; enfin, le dernier, O'Leary, qui avait perdu la raison en route, n'a reçu que la faible somme de \$1,000 pour s'administrer des douches. Pauvre jeune homme !

E finita la musica.

Le *Herald* de New-York, qui est optimiste, assure que ces luttes—qui n'ont rien de commun avec un concours de poésie—doivent être encouragées ; bien mieux, qu'elles sont appelées à développer les muscles des nations qui voudront en essayer.

Avant de me décider pour ce mode d'amélioration sociale, je ferai remarquer que la société protectrice des animaux ne permettrait pas qu'on fit trotter un cheval 6 jours et 6 nuits sans le faire reposer. Tous les jours nous sommes témoins de sa sollicitude pour ce noble quadrupède. Comment se fait-il que personne ne proteste lorsqu'on fait marcher une créature humaine 576 quart-d'heure sans le moindre sommeil ?

Ah ! certes, je connais plus d'un cheval qui se refuserait à une pareille folie... ce qui prouve que le plus bête des deux n'est pas celui qu'on pense.

Ces réserves faites, je ne dissimulerai pas l'intérêt que je prends à ces luttes d'adresse et de force physique.

J'ai toujours admiré la Grèce antique, qui dans ses jeux olympiques mêlait aux luttes de l'esprit ces violents exercices du corps qui forment les athlètes.

Je voudrais voir revivre les spectacles d'autrefois : les courses en char, les tournois du moyen-âge, les assauts de maîtres d'arme et même le jeu de paume.

Une nation qui concentrerait toutes ses forces dans son cerveau, tomberait bien vite dans l'immense hécatombe des peuples déçus.

Ce qui place la race anglo-saxonne à la tête de la civilisation, ce ne sont pas seulement ses qualités intellectuelles, c'est sa virilité, sa froide énergie et aussi, dit-on, son esprit religieux sans lequel on ne

fonde rien de durable, qui discipline les individus et les fait marcher en avant.

Un grand philosophe du XVIIIe siècle disait que le bonheur d'une nation ne se prouvait pas seulement par ses beaux arts, ses légendes historiques et le raffinement de sa civilisation. Selon lui, on découvrirait sa véritable prospérité dans l'abondance des naissances, lorsque le *croissez et multipliez* de Jésus est mis sérieusement en pratique.

A ce point de vue les Canadiens-français n'ont rien à envier aux autres nations. Leur multiplication, surtout depuis un siècle, prouve surabondamment leur supériorité sur les Yankees, leurs vieux adversaires, qui actuellement semblent dégénérer.

Pourquoi cet arrêt dans la fécondité ? Quel rongeur, quel phyloxera empoisonne les sources de la vie de ce peuple ?

La satiété en toutes choses, le luxe effréné des femmes, l'abus des plaisirs permis et défendus sont-ils les causes déterminantes de cet éloignement systématique de la maternité ?

Ce sujet est scabreux et demande à être traité délicatement ; ici le mot propre n'est pas permis :

Le latin dans les mots brave l'honnêteté, Mais le lecteur français veut être respecté.

Les causes de ce parti-pris de stérilité sont multiples.

Pour ne parler que de New-York, j'observe d'abord qu'en cette ville on se marie de moins en moins, et que les familles les plus riches sont aussi celles qui ont le moins d'enfants. Dans ma prochaine chronique, je raconterai le mariage d'une Newyorkaise qui a apporté à son mari sept millions de dollars. Cette jeune femme, malgré cette fortune royale, ne veut absolument pas d'enfant : à force de violences qu'elle a bien voulu subir pour s'exonérer des devoirs maternels, elle est devenue idiote.

Je sais bien que toutes les imprudentes qui risquent leur vie pour éluder la loi naturelle ne sont pas millionnaires.

Je ne dis pas qu'elles sont toujours sans motifs pour s'exposer ainsi à la mort, mais leurs motifs sont détestables, je dirai même criminels.

La malheureuse qu'on a trouvée à Lynn, dans le Massachusset, coupée en morceaux, a certainement obéi au même mobile.

Toutes celles qui ont disparu depuis quelques années, ont sans doute subi le même traitement dans les mêmes circonstances.

D'odieux intermédiaires leur facilitent ordinairement l'attentat dont elles sont les victimes.

Les Restell, Crape et autres ont acquis une scandaleuse notoriété dans ce genre de profession.

Mais à côté de ces coquines que la mort ou la justice a déjà frappées, il y en a d'autres qui exercent dans l'ombre leur abominable métier.

Ce n'est pas avec de pareils éléments de corruption que les États-Unis pourront voir se réaliser la prophétie de M. Chotteau, lequel prétend que la population de ce pays aura cent millions d'âmes le 24 juillet 1903.

Si l'on veut voir renaître une ère de prospérité, une génération d'hommes robustes qui puissent braver tous les *Rowell* de l'avenir, il faut que la justice poursuive et pende sans pitié ces faux doc-